

COMPTE RENDU

LE SOUCI DE SOI ET DES AUTRES : Alexandre Gefen, *Réparer le monde. La Littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, Éditions Corti, 2017

RELIEF – *Revue électronique de littérature française* 12 (1), 2018, p. 139-142

DOI: doi.org/10.18352/relief.994

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

Reposant sur une documentation fouillée qui transparait au travers d'une copieuse bibliographie et d'une pléthore de notes en fin d'ouvrage (pas moins de 982 !), l'histoire littéraire d'Alexandre Gefen est scindée en sept chapitres qui explorent le rôle de la fiction face à soi, à la vie, aux traumatismes, à la maladie, aux autres, au monde et au temps. *Réparer le monde* offre un titre assez évocateur correspondant à une triple filiation. Elle s'inspire de la « mystique hébraïque d'Isaac Louria, le *tikkun olam* (textuellement : "réparer le monde") » (17), puis fait référence à la fois aux propos sur l'éthique du *care* de Joan Tronto (157) ainsi qu'à l'un des titres romanesques de Maylis de Kerangal : *Réparer les vivants*. Un tel programme ne fait aucun mystère sur la thèse que l'auteur développera sur plus de 260 pages : « le début du XXI^e siècle a vu l'émergence d'une conception [...] thérapeutique de l'écriture et de la lecture, celle d'une littérature qui guérit, qui soigne, qui aide, ou, du moins, qui "fait du bien" » (9). Il convient d'observer que cette idéologie, aussi stimulante soit-elle, ne s'applique pas à tous les corpus littéraires. Certains auteurs plus que d'autres, sont susceptibles d'en être les illustrateurs comme Pierre Michon, Emmanuel Carrère, Annie Ernaux, François Bon, Jean Rouaud, Patrick Deville, pour ne citer qu'eux. Le souci de l'autre semble être ce qui fonde leur démarche d'auteur.

De la littérature remédiate

Fort de ce nouveau paradigme clinique, la littérature aurait ainsi une fonction réparatrice, cherchant à « réparer nos conditions de victimes, corriger ces traumatismes de la mémoire individuelle ou du tissu social » (11). Il me semble que les études subalternes (*Subaltern Studies*), qui ont déjà engendré le courant post-colonial, soient à l'origine de la « littérature remédiate » dont « la littérature de l'empathie », un courant précédemment identifié par Gefen, serait l'une des

expressions (voir Gefen 2013, 283-285). Dans *Réparer le monde*, la littérature de l'empathie se retrouve sous un autre label : la littérature du *care* (157).

Cette littérature remédiatrice s'attache à donner voix au chapitre à quantité de laissés-pour-compte :

les mois blessés, désinscrits ; les communautés manquantes, asservies, aveuglées ; l'altérité innommée, abandonnée ; l'histoire trouée, occultée, banalisée ; les corps souffrants, mourants ; les drames et les êtres sans langage ni représentation. (12)

Devrait-on y voir une forme de justice sociale ? Une ventriloquie littéraire qui cherche à « donner voix et visage à l'inconnu du monde » (197) ? – pour reprendre la formule d'un manifeste. Cependant, il pourrait être reproché à ces écrivains don quichottesques de dérober aux subalternes le statut d'acteur pour leur imposer celui de personnage, une critique qui revient comme un leitmotif au sein des discours postcoloniaux et que l'on pourrait transposer à cette situation. Souvenons-nous du mot de Lacan : « Si je me mets à la place de l'autre, l'autre où est-ce qu'il se mettra ? » La littérature remédiatrice doit aussi s'entendre comme capacité des livres à contribuer à la guérison, comme en attestent les recherches en neuroesthétique. Gefen donne pour exemple, parmi d'autres, la bibliothérapie – concept paramédical remis au goût du jour par le docteur Pierre-André Bonnet, un généraliste qui lui a consacré une thèse de troisième cycle soutenue en 2009. Dans la tripartition des livres thérapeutiques qu'il opère, les fictions (issues de la première catégorie) sont perçues comme des écrits qui n'ont pas vocation à soigner, même si « le patient y trouve un effet bénéfique (citons pour exemple *L'alchimiste* de P. Coelho) », à l'inverse des deux autres catégories : « les ouvrages “orientés” sur les considérations psychologiques » et « les livres dits d'auto-traitement » (Bonnet, 5). Cet utilitarisme fictionnel est notamment défendu par des écrivains tels que Éric Chevillard et Régine Detambel (voir Vernay 2016).

La fin de l'intransitivité littéraire ?

En 2016, on pouvait lire dans *Fait et Fiction* de Françoise Lavocat la réflexion suivante : « la fiction vue dans une optique cognitive et dans la première décennie du XXI^e siècle n'a que des bénéfices. Elle favorise la compréhension des autres, les relations intersubjectives, la vie en *société* [...] » (170). Trouver une utilité à la fiction n'est pas une entreprise pionnière en soi, comme le rappelle Alexandre Gefen, puisque les études culturelles nées dans les années 1970 – d'où sont issues les *Trauma Studies* qui « considèrent la littérature comme une forme de “parole” en réponse à une souffrance subie » (87) – abondaient déjà en

ce sens. Serait-ce donc la fin de l'intransitivité littéraire comme le souligne l'introduction ?

On pourrait tenter de définir la fiction comme suit : *toute production linguistique écrite ou orale identifiée comme fiction et proposée au public tel un produit fini qui possède un degré certain de fictionnalité, d'ambiguïté et d'esthétisme tout en étant dépourvu de fonction pragmatique*. Ce dernier critère (*dépourvu de fonction pragmatique*) met l'accent sur l'intransitivité *de la fiction*. Il est difficile de soutenir la notion d'intransitivité *littéraire*, car, à reprendre la bipartition opérée par les bibliothécaires, la littérature se divise classiquement en deux catégories : fiction et documentaire. Si pendant longtemps on a souhaité définir la fiction comme n'ayant aucune finalité pratique (d'où la notion d'intransitivité), il est inconcevable d'envisager le documentaire sous le même angle car on le dit doté d'une fonction pragmatique, d'une finalité pratique. Par exemple, tel est le cas lorsqu'on se reporte à un livre de cuisine pour maîtriser des recettes, à une biographie sur André Malraux pour tout connaître du personnage, voire à un dictionnaire pour accroître son lexique ou vérifier son orthographe.

Le projet que s'est assigné l'auteur de *Réparer le monde*, à savoir la dimension utilitaire de la fiction, est d'autant plus utile qu'il permet de jeter un nouveau regard sur la tradition littéraire :

[...] penser l'activité littéraire en termes d'usages dans le cadre d'une pragmatique élargie incorporant des activités humaines investissant des supports linguistiques pour des finalités variées (convaincre, séduire, convertir, divertir, etc.) permet non seulement de réintégrer au champ littéraire élargi les actions finalisées (plaire, convaincre, etc.) comme des activités rituelles qu'une définition strictement esthétique aurait écartées. (18)

Une littérature qui fait du bien

En se racontant ou en s'inventant, en faisant preuve d'empathie, de bonté, de *caritas*, d'altruisme et de sollicitude, on en vient progressivement à l'idée d'une littérature qui fait du bien, grâce à toutes ses vertus utilitaires dont certaines sont jugées lénifiantes comme la résilience scripturale face à la maladie. Le thérapeute Jeffrey Kottler soutient qu'

il existe en fait des preuves convaincantes que la fiction [...] peut modifier ou influencer les comportements personnels d'une façon encore plus puissante, que les livres de développement personnels ou les essais. (128)

À l'ère de la capitalisation du savoir dont on dit qu'il s'organise en économie ou en capitalisme cognitif (Citton), il est de bon ton de mettre l'accent sur la plus-

value de la fiction qui s'évalue en gains cognitifs, pédagogiques, hédoniques, comportementaux, identitaires, *inter alia*. Gefen ne manque pas d'offrir un panorama utile des grands théoriciens en la matière comme Jonathan Gottschall, William Flesch, Alan Palmer, Ellen Dissanayake, Keith Oatley et Mark Turner, mais son analyse reste mesurée, avec toute la prudence qui sied en ces circonstances, au risque d'être confronté au devoir de dénoncer une posture difficilement tenable, sinon une imposture.

À l'évidence, la fiction n'est pas une panacée qui pourrait être une réponse à tous les maux : on ne se soulage pas d'une migraine à l'aide d'un roman. En revanche, l'on pourrait parfaitement intégrer la lecture de fictions au bon « gouvernement de soi », tel que l'a développé Michel Foucault. Notamment parce qu'elle procure des plaisirs psychiques indéniables.¹

De cette exploration de la polygraphie et de la polyphonie littéraires qui ont émergé au XXI^e siècle, Alexandre Gefen fait son je(u) en se réinventant historien de la littérature.

Jean-François Vernay

Notes

1. Plaisirs que j'aborde en détails dans mon prochain livre, *La séduction de la fiction*. Cet ouvrage, à paraître en 2018, prolonge l'analyse d'une littérature qui fait du bien en revenant notamment sur les plaisirs physiologiques liés à la consommation de fictions.

Ouvrages cités

Pierre-André Bonnet, *La bibliothérapie en médecine générale. Médecine humaine et pathologie*. Thèse de doctorat, Médecine, Aix-Marseille II, Université de la Méditerranée, 2009. À consulter sur archives-ouvertes.fr.

Yves Citton, *L'avenir des Humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?*, Paris, La Découverte, 2010.

Alexandre Gefen, « "D'autres vies que la mienne" : roman français contemporain, empathie et théorie du care », dans Alexandre Gefen et Bernard Vouilloux (dir.), *Empathie et esthétique*, Paris, Hermann, 2013, 279-292.

Alexandre Gefen, *Réparer le monde. La Littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, Éditions Corti, 2017.

Françoise Lavocat, *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris, Seuil, 2016.

Jean-François Vernay, « Aimez la littérature et elle vous le rendra bien ! », [ZONE CRITIQUE](#), posté le 11 décembre 2016.